




MARIE PAVLENKO

ET LE
DÉSERT
DISPARAÎTRA

«J'ai envie d'y croire, à ce monde.
S'il a existé, il peut renaître.»

FLAMMARION



Samaa vit dans un monde qui pourrait être le nôtre bientôt. La vie a presque entièrement disparu de la surface de la Terre. Le sable a tout dévoré.

Son peuple, nomade, traque les derniers arbres et vend leur bois pour survivre. Samaa aimerait être chasseuse, elle aussi, mais c'est une charge d'homme. Un jour, elle désobéit et suit les chasseurs.

Mais le désert a mille visages. Samaa se perd, et fera une rencontre qui changera le destin de sa tribu à jamais.

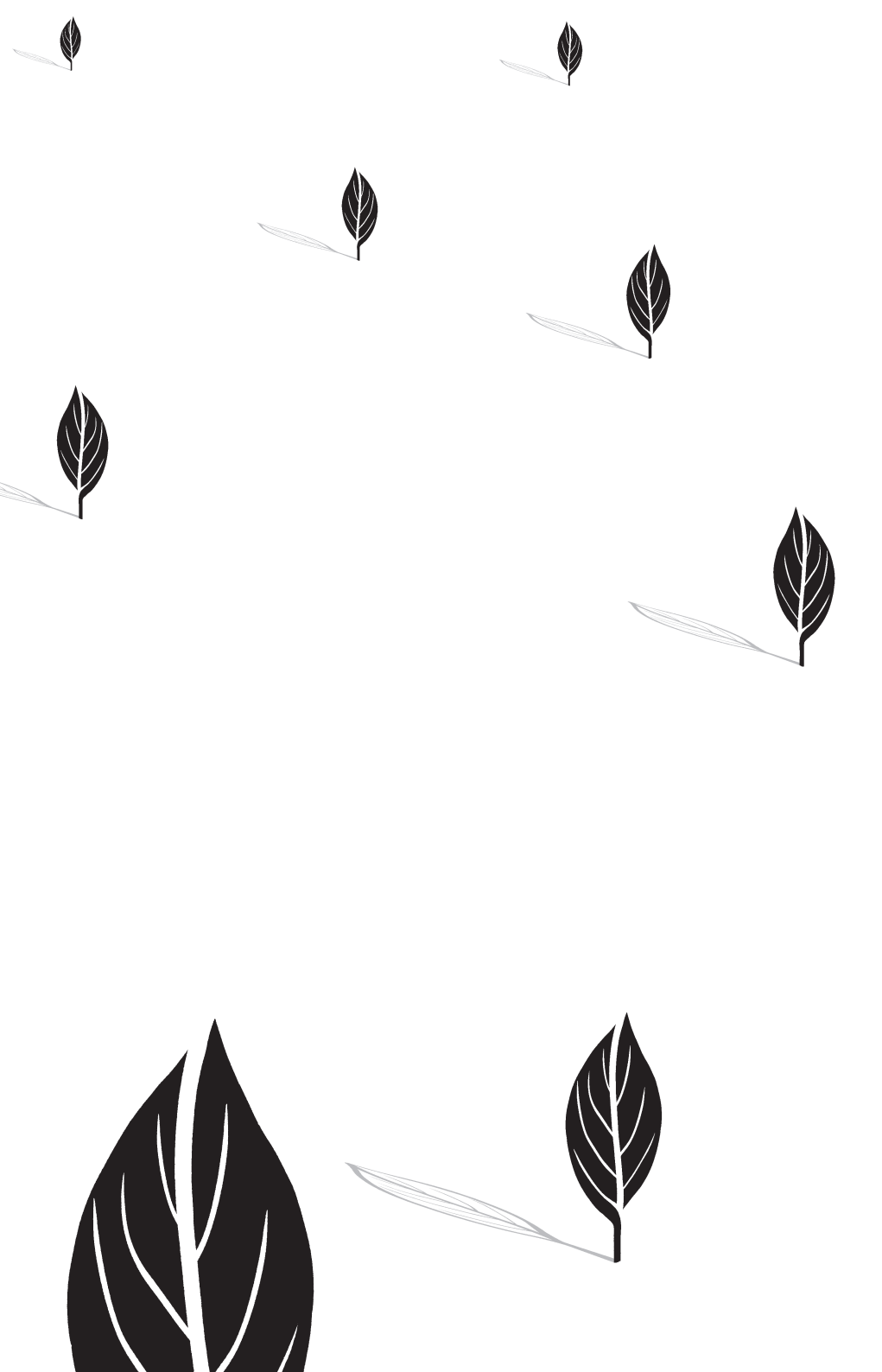


« Une magnifique histoire, une ode à la préservation de la nature. »
Jean Jouzel, *Climatologue,*
membre de l'Académie des sciences

« Quel superbe texte... La voix de Marie Pavlenko est envoûtante et on n'a qu'une envie sitôt la dernière page tournée : planter des arbres ! »
Gaëlle Farre, *Page des libraires*



Ce livre a été imprimé en France, avec une encre d'origine végétale. Aucun pelliculage plastifié n'est appliqué sur la couverture. Le papier est certifié PEFC, garantie d'une gestion durable des forêts.



MARIE
PAVLENKO

ET LE
DÉSERT
DISPARAITRA

FLAMMARION

Ce livre a bénéficié d'une bourse à l'écriture du CNL.

© Flammarion, 2020

87 quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-9810-5

*« Il y a eu des lacs au Sahara,
il y en aura peut-être un jour de nouveau. »*

Théodore Monod, *Méharées*

Pour Mathias et Aurélien.



Perchée sur son observatoire en bois, elle scrute l'immense étendue sableuse. La chaleur fait trembler les dunes à l'horizon, et la femme plisse les yeux pour mieux voir.

Une branche danse derrière elle. Les jeunes feuilles vibrent, la branche s'abaisse et rebondit au gré du vent. Elle monte, descend, effleure la nuque de la femme qui l'écarte du plat de la main et se concentre à nouveau sur le désert.

Ciel et terre s'emmêlent.

Soudain, au loin, une colonne de sable s'élève. Elle est minuscule, mais la femme l'a déjà repérée.

Lorsqu'elle est sûre de savoir qui s'approche, la femme se retourne et lance au garçon accroupi au pied de l'observatoire :

— Voilà les derniers invités.

— Je vais lire le Livre, alors ?

— Oui. Dès qu'ils seront arrivés, qu'ils auront pu se laver, la cérémonie commencera. Tu pourras lire le Livre. Va prévenir le conseil !

Le garçon sourit, file en slalomant entre les lianes, les racines, les buissons.

La femme le regarde disparaître parmi l'enchevêtrement des troncs, avalé par la forêt qui se déploie derrière l'observatoire. Les petits pieds martèlent le tapis de feuilles mortes, puis le silence.

Elle se redresse, passe une main dans ses cheveux, les attache mieux. Elle époussette sa tunique et guette l'approche de la caravane.

Elle ne laisse rien paraître, mais elle aussi a hâte que la lecture du Livre commence.

Le désert s'étend à perte de vue. Trois nuances s'y étalent : l'ocre moiré du sable brûlant, le bleu profond du ciel, et au creux d'une dune, un triangle noir perdu dans l'immensité.

La tente de l'Ancienne.

C'est là que nous allons.

L'odeur du potage monte à mes narines. Nos mères nous ont dit de faire vite pour qu'il reste chaud.

Je serre la main de Tewida. Ses longs cheveux bouclés me chatouillent l'avant-bras.

— Prête ?

Elle brandit son bâton, long cylindre de matière dense acheté à la grande ville. Je me retourne et

regarde une dernière fois notre campement. Ma mère est sur le seuil de notre tente. Agacée, elle me fait signe de me dépêcher. La mère de Tewida hoche la tête. Savoir qu'elles nous surveillent me rassure.

— Allons-y !

J'ai peur mais je ne veux pas le montrer. Un pied après l'autre, mes semelles souples s'enfoncent dans le sable mou. Je marche lentement, aussi désinvolte que possible. Ma paume moite me trahit. Elle glisse dans celle de Tewida.

Elle a deux ans de plus que moi mais dépasse déjà ma mère. Son corps est celui d'une femme. J'ai douze ans mais je ressemble encore à un enfant. D'ailleurs, je n'ai pas le droit de laisser pousser mes cheveux. Dans notre tribu, il faut être acceptée par le cercle des femmes pour ne plus les couper. J'en suis loin.

Le triangle noir grandit.

Tewida me sourit.

— Rien à l'horizon. Nous ne serons pas dévorées aujourd'hui.

Je scrute les concrétions rocheuses, monstres difformes se découpant sur le ciel. Les bêtes excellent dans l'art du camouflage. Elles sont tapies dans les creux et derrière ces formations fantasmagoriques. Je ne quitte pas le campement, je n'ai jamais croisé leur route. Mais de temps en temps, la nuit, elles hantent les abords des tentes, rampent et hurlent, tout près.

Les chasseurs, eux, les connaissent bien. Ils ramènent parfois leurs peaux. Elles ont la couleur du sable troué de noir, des crocs qui tranchent et lacèrent, de larges mâchoires.

Le simple bâton de Tewida est censé nous protéger.

— Ne parle pas trop vite, je grommelle, les bêtes sont vicieuses.

J'hésite avant de verbaliser la suite.

— Que... que fait-on si on trouve l'Ancienne morte ?

— Tu sais bien qu'il n'y a jamais de corps. C'est pour ça que les vieux s'installent loin du campement. Les bêtes rôdent, les flairent, et finissent toujours par les emporter.

Tewida est catégorique. Pourtant, je ne peux m'empêcher de douter. L'Ancienne s'est exilée il y a deux lunes. Un record. D'habitude, au bout de quelques jours, la tente est vide.

C'est la coutume : quand un vieux est trop âgé pour aider la communauté, qu'il devient un fardeau, il réunit le campement et sollicite la Murfa. Dans la majorité des cas, hommes et femmes l'acceptent. Le lendemain, le vieux distribue ses affaires, donne tout ce qu'il possède. À la tombée du jour, le soleil touche l'horizon, le ciel rouge et le désert flamboient, et l'ancien prononce ses vœux. Une longue procession le mène à la Murfa, la tente de l'exil. Ensuite, chacun lui apporte à manger à tour de rôle. Jusqu'à ce qu'une bête l'emporte. La tente attend alors son prochain occupant.

Une bourrasque de vent chaud s'élève. Nos tuniques claquent.

— Je crois que l'Ancienne fait peur aux bêtes... je chuchote.

Tewida m'observe, sourcils froncés, retient un rire.

— Samaa, tout le monde ou presque te trouve bizarre, avec tes idées folles d'aller chasser et de lire ton drôle de livre. Je te défends parce que je t'aime bien, mais si tu continues, moi aussi je vais finir par croire que tu es fêlée. L'Ancienne n'effraie personne, surtout pas les bêtes. Elle radote à propos des arbres, c'est tout. Et elle est coriace. Ça arrive.

Une rafale soulève une gerbe de sable et me pique les yeux.

Dans son sac, le potage se balance.

L'Ancienne est née il y a si longtemps que personne ne s'en souvient. Comme si elle avait toujours été vieille. Elle a aidé des générations de femmes à accoucher, leur a prodigué des soins, a sauvé des bébés. C'est elle qui m'a mise au monde. Ma mère m'a raconté mille fois que j'étais à l'envers dans son ventre, les choses auraient pu mal se passer, mais l'Ancienne m'a obligée à me retourner. Les femmes la respectent malgré les histoires qu'elle rabâche sans cesse. Beaucoup ont pleuré quand elle a déclaré vouloir s'exiler. Mais les hommes, eux, la méprisent. Normal : plus les chasseurs ramènent

d'arbres, plus l'Ancienne se fâche. D'après elle, il ne faut pas les couper mais les vénérer. Eux seuls ont le pouvoir de faire revenir la prospérité sur nos terres arides.

N'importe quoi.

La chasse nous fait vivre. Quand ils vont à la grande ville vendre le bohis, l'arbre coupé, les hommes reviennent avec de l'eau, de la nourriture fabriquée dans des machines, des boîtes de conserve, des médicaments, de l'oxygène en bouteille, du tissu, du fil. Nous vivons plusieurs lunes.

En revanche, si les chasseurs échouent, s'ils n'abattent aucun arbre, alors nous maigrissons. Les os apparaissent devant la poitrine, les épaules deviennent pointues. Nous respirons avec difficulté et la langue est grosse dans la gorge, on dirait qu'elle bloque le passage. Et puis, nous mourons.

J'ai connu trois famines.

À chaque fois, les chasseurs s'étaient fait doubler par une autre tribu. Ils ont besoin de provisions durant leurs longues expéditions. S'ils n'ont plus rien, ils reviennent pour mieux repartir. Trois fois

depuis ma naissance, ils sont rentrés les mains vides. Les négociants n'ont pas pu aller à la grande ville. Plus d'eau. Plus de nourriture. Et plus d'oxygène. J'ai survécu parce que ma mère me donnait ses rations et me faisait respirer ses bouteilles, précieusement gardées sous sa paillasse. Mon père, lui, est aussitôt reparti avec les autres chasseurs. Je me souviens des yeux de ma mère. Ils se transforment quand elle a faim, ils deviennent grands, ils font peur.

Les premières fois, je ne sais pas qui est mort, j'étais trop petite. Je me rappelle seulement ma mère, ses joues creuses, ma langue qui collait dans ma bouche. La troisième fois, je me souviens : deux bébés, un enfant, sept femmes, deux hommes ont été étendus sur les tapis de la dune-aux-morts. Leurs lèvres étaient violettes, leur peau terne. Ils s'étaient étouffés avec l'air du désert. Ou ils avaient eu trop faim. Ou les deux.

On les a portés loin du campement, les uns après les autres. J'ai aidé. Le garçon que je tirais était lourd. Ses jambes dessinaient deux traînées parallèles sur le

sable. De nombreuses traînées semblables couraient jusqu'à la dune-aux-morts. Ensuite, nous avons posé les corps sur les tapis et demandé aux bêtes de les emporter sans prendre leurs mémoires, qu'elles puissent rester près de nous, invisibles, nous imprégner. Nous avons chanté trois nuits en cercle. Mais il n'y avait aucun feu au centre de nos veillées ; les provisions de pierre rose étaient épuisées, elles aussi. Nous avons fredonné sous les étoiles, nos voix faibles s'éteignaient dans l'obscurité. Ma mère pleurait et aucune larme ne coulait sur ses joues. Je me suis endormie là, par terre, en chantant.

Le retour des chasseurs a ramené l'espoir, mais il a fallu attendre celui des négociants pour pouvoir boire et manger. D'autres corps ont rejoint la dune-aux-morts.

Quand les chasseurs réussissent, nous vivons.

Je trébuche sur un galet et pousse un petit cri. Tewida me fait les gros yeux.

— Chut !

Je me tasse, accélère le pas. Tewida a raison : j'ai entendu une bête hurler cette nuit. Un long cri qui monte dans les aigus et ressemble à un rire.

A-t-elle emporté l'Ancienne ?

La tente est devant nous, maintenant. Malgré la chaleur suffocante, je frissonne.

Nous nous arrêtons devant l'entrée et je reprends mon souffle. Tewida me lâche, me jette un coup d'œil, se redresse, et entre dans la tente.

Je l'y suis à contrecœur, la main crispée sur les anses de mon sac.

J'ai besoin de quelques secondes pour m'habituer à la pénombre. L'épais tissu de la tente isole de la chaleur. Grâce à lui, il fait plus frais à l'intérieur.

Quand les ombres s'esquissent enfin, j'observe le minuscule espace, le foyer au centre, la pierre rose qui nourrit le feu à la tombée de la nuit, deux bouteilles d'oxygène sur le tapis, une paire de sandales.

Et l'Ancienne.

Toujours là.

Assise au fond, sur sa paillasse, elle joue aux dés.

Deux lunes ! Comment fait-elle ?

C'est une sorcière...

Tewida me pousse vers elle. Je sors le potage du sac, retire le couvercle, m'avance et le tends à l'Ancienne. Elle ne lève pas les yeux. Elle termine sa partie sans un mot. Je me dandine.

Lorsqu'elle daigne nous regarder, je reste paralysée par ses yeux bleu glacé qui contrastent avec sa peau jaune parcheminée. Je tremble, quelques gouttes tombent avec un bruit mat sur le tapis qui recouvre le sable.

L'Ancienne sourit, ses longs doigts osseux attrapent le bol. Puis elle tapote sa paillasse.

Elle veut que je m'assoie à côté d'elle.

Voilà pourquoi je ne voulais pas lui apporter son fichu potage. Jusqu'à présent, j'ai soigneusement évité la corvée, mais c'était trop beau pour durer. Les autres enfants y sont allés, chacun son tour.

Tewida s'installe en face, sur le tapis. Je traîne des pieds jusqu'à la paillasse.

Et j'attends.

L'Ancienne aspire sa soupe en faisant du bruit. Elle est sale. Du potage dégouline sur son menton quand elle se tourne vers moi.

— Très bon, tu remercieras ta mère, Samaa.

Elle se souvient de mon prénom. Elle connaît tous les prénoms de la tribu.

Elle sourit encore et je suis fascinée par les trous noirs dans sa bouche. Combien lui reste-t-il de dents ? J'ai envie de le lui demander mais je me retiens.

— Tu deviens une splendide jeune femme, Tewida. Bientôt, si le désert le veut, tu auras un mari et de beaux enfants.

Quel compliment saugrenu. Tewida baisse les yeux et se tortille.

— Tâche de ne pas choisir un chasseur. Ce sont des crétiens, ajoute l'Ancienne.

Tewida se rembrunit. On est là depuis dix minutes et déjà, l'Ancienne nous bassine avec ses arbres. Comment peut-elle encore insister ?

— Ah, mes chères petites, si vous aviez connu le monde d'avant...

Je cherche Tewida du regard mais la traîtresse m'évite. Toujours sage. Je soupire avec ostentation. L'Ancienne poursuit.

— Les arbres n'étaient pas cachés dans les trouées du désert. Ils n'étaient pas réduits au bohis, cette marchandise rare qui fait perdre la tête aux idiots de la grande ville. Comme si les arbres étaient faits pour orner les salons et alimenter les caprices de riches écervelés ! Les arbres étaient partout, nobles, majestueux, se déployaient en forêts. Savez-vous ce qu'est une forêt ? Non, bien sûr, comment le pourriez-vous ? Elles ont disparu depuis si longtemps. Une forêt, c'était des centaines, des milliers d'arbres, avec leurs larges troncs, leur écorce qui empoisonne ou guérit les maladies, leurs feuilles et leurs fruits qui nourrissent. Dans les forêts, profitant de l'ombre et de la fraîcheur, il y avait des animaux, de la vie partout. L'eau jaillissait de cascades, se calait au fond des vallons, enfantait des lacs.

Bla bla bla.

Je n'écoute pas. Elle ne me fera pas changer d'avis.

— Qu'est-ce qu'un lac, l'Ancienne ?

Et voilà ! Tewida, la bonne élève, jolie, faussement timide, baisse la tête et sourit... Elle m'exaspère !

— Un lac était une grande étendue d'eau, si calme qu'elle reflétait le ciel. Il arrive que les chasseurs en trouvent quand ils descendent dans les trouées, mais ce sont de petites mares. Les lacs, eux, étaient parfois si vastes qu'on n'en voyait pas la fin.

L'Ancienne aspire de nouveau son potage en faisant vibrer le liquide chaud, déglutit bruyamment. Elle est dégoûtante. Sa gorge flétrie bouge. Je veux partir d'ici. Mais si ma mère apprend que je me suis enfuie juste parce que le cou ridé de l'Ancienne me donnait des frissons, elle m'obligera à y retourner tous les jours. Plutôt mourir.

— Et comment un arbre peut-il guérir, l'Ancienne ?

Tewida est tellement prévisible, à minauder.

— Si tu en mâches l'écorce, les feuilles, que tu fabriques une pâte et l'appliques sur les plaies, le mal partira. Si tu cueilles des baies sur les buissons, tu prends des forces, ou tu meurs. Les arbres ont mille visages. Hélas, nous sommes désormais incapables de les lire.

Je n'ai jamais vu d'arbre dans la terre – j'en ai vu coupés, bien sûr – mais je connais les buissons : des bâtons plantés dans le sable, d'où partent des bras maigres, hérissés d'épines et de doigts rabougris. Ils émaillent le désert, je les ai découverts lors de nos exodes, ces déplacements de la tribu entière, quand nous sommes guidés par les chasseurs. Maman dit que nous avons avancé quatre fois depuis ma naissance. Je me souviens bien de l'avant-dernier exode. C'est là que j'ai vu les buissons pour la première fois.

À l'époque, j'étais naïve ; je pensais que la vie était éternelle. Juchée sur les épaules de mon père, je voyais loin, bien plus que je n'avais jamais vu. Le soleil frappait ma figure, là où le foulard enroulé autour de ma tête laissait la peau nue, et je me

demandais : comment les chasseurs savent-ils où aller, où s'arrêter ? Je brûlais déjà de devenir chasseuse, de rapporter les arbres sous les bravos pour nourrir la tribu. Je n'avais pas compris que c'est une charge d'homme.

Mon père s'est approché d'un buisson constellé de petites boules vert foncé. J'ai demandé à descendre mais il a refusé. Hors de question que je touche à quoi que ce soit. « Les boules que tu vois sont du poison, Samaa, les buissons ne servent à rien, ils sont trop fins pour être vendus et sculptés. » J'avais demandé ce que signifiait « sculpter », mais le sens de ce terme était resté confus : donner forme à du bohis ? Comment cela était-il possible ? Je comprenais que l'on puisse faire des dessins sur le sable, mais dans un arbre ? Je buvais ses paroles et j'obéissais à mon père. Il me semblait sage, puissant.

Immortel.

Lors du dernier exode, j'ai suivi les autres. J'ai avancé sans savoir que je marchais. Je ne me souviens que d'une chose : ma mère avait maigri alors

que nous avons des provisions. Parfois, une larme coulait sur sa joue brune. C'était la première fois qu'elle s'exilait sans mon père. Je lui tenais la main. La plupart du temps, elle ne le remarquait pas. Sa main était molle, inerte.

Les chasseurs s'éloignent toujours plus de la grande ville pour débusquer les arbres. Plus le temps passe, plus leurs traques durent. Parce que ces fichus arbres sont trop rares. C'est à cause d'eux que mon père n'est jamais revenu. À cause d'eux que les chasseurs affrontent le désert. Alors, les yeux émus et mouillés de l'Ancienne quand elle parle des arbres, merci bien.

Et puis, qu'est-ce qu'elle en sait, de tout ça ? Elle n'est pas née dans le monde d'avant : ce monde-là n'existe plus depuis ses arrière-arrière-grands-parents. Elle nous l'a assez rabâché pour que je m'en souviene ! Si des animaux ont existé, pourquoi n'y a-t-il plus rien à part les bêtes et les kralls ? Rien que des murs par endroits, et de drôles de tas qui affleurent sous les dunes ? L'Ancienne dit que la vie s'est tarie. Et les arbres, dans ce cas ? Pourquoi, eux,